

— Il y a bien de quoi être fier, dit Charles Abelle. Quand un de ces « mufles là » paraît, il faut que je disparaisse. Mais je me vengerai. Un de ces jours je piétinerai leurs blasons!

— Moi aussi, nigaud, je piétine leurs blasons. Mais n'oublie pas qu'ils sont sur fond d'or.

IV

L'amant de la fille et l'amant de la mère.

Charles Abelle n'attendit pas longtemps l'occasion de se venger, car il était encore renversé sur les genoux de Lucia, quand on annonça un prince en *off*.

— Vite, va-t-en ! lui dit-elle.

— Non ! répondit-il.

Ce *non*, fut dit avec un accent de volonté qui inquiéta Lucia.

Ils s'étaient levés tous les deux. Elle le prit doucement dans ses bras et l'entraîna vers la porte.

— Non, dit-il encore en prenant racine sur le tapis.

— Songes à tout ce que le prince m'a donné, à tout ce qu'il me donnera encore ! Je t'en supplie, mon loup, va-t-en ou mets-toi au piano.

— Au piano !

On rendrait mal avec quelle expression Charles Abelle exclama « au piano. »

Cependant la porte s'ouvrit.

— Mon cher prince, dit Lucia, je ne suis pas allée à votre rencontre, parce que j'étudiais avec mon accompagnateur.

Le prince passa fièrement devant Charles Abelle — toujours enraciné.

— Lucia appelle cela étudier, dit l'amant d'un air ironique.

Le prince ne savait pas de quelle oreille il entendait. Il s'indignait à demi qu'un pianiste osât appeler sa déesse par son petit nom.

La comédienne essaya de mettre un peu d'eau dans le vin de Suresne de Charles Abelle.

— Il a raison, dit-elle, je n'étais pas du tout disposée aujourd'hui. J'ai exaspéré le piano et le pianiste.

Elle fit un pas vers son amant — celui du cœur.

— Adieu, mon cher ami, ne m'en veuillez pas. Revenez bientôt.

Mais Abelle n'était pas déraciné.

— Non madame, dit-il tout haut, je ne reviendrai pas.

— Eh bien ! dit le prince impatienté, on se passera de vous, monsieur le pianiste. Je suppose qu'il y a toujours à Paris un second accompagnateur.

— Oui, monsieur, dit Charles Abelle en éclatant, un second accompagnateur pour me servir de second et pour châtier votre impertinence.

Et comme le prince regardait le pianiste avec quelque surprise.

— Nous touchons du piano, mais nous touchons de l'épée ! continua-t-il.

— Il est fou, dit Lucia au prince, ne l'écoutez pas !

— Je ne suis pas si fou que cela, c'est madame qui perd la tête. C'est entendu, n'est-ce pas, monsieur, que nous nous battons.

— Allons donc, mon cher, je ne suis pas un Don Quichotte, je ne me bats pas avec des pianos. Allez jouer avec vos pareils.

Charles Abelle se déracina un peu pour s'avancer vers le prince.

— Ah ! vous ne voulez pas me prendre au sérieux ! Eh bien ! monsieur, je vous ordonne de sortir d'ici, car je suis ici chez moi.

— Chez vous ! C'est vous qui avez payé cette maison ? madame n'est pas chez elle ?

Le des Grioux fut un peu désarçonné. Mais il ne resta point court.

— Lucia est chez elle, comme je suis chez moi, puisqu'elle est ma maîtresse et que je suis son amant.

Le prince prit son chapeau qu'il avait posé sur le piano.

— N'en croyez pas un mot, dit Lucia éperdue.

Le prince s'éloigna en silence sans retourner la tête.

— Nous nous battons n'est-ce pas, dit Charles Abelle.

Et avec un cynisme que Junéval seul pourrait peindre :

— Vous ne pouvez pas me refuser de vous battre, puisque nous avons servi dans le même régiment.

Lucia avait sonné. Un valet de chambre entra.

— Reconduisez monsieur, dit-elle, en montrant Abelle.

Le valet de chambre ne comprit pas bien et sortit à la suite du prince qui venait de dépasser le seuil de la porte.

Quand Lucia et son amant furent seuls, ils se regardèrent comme deux bêtes féroces qui vont obéir à leur colère.

Ils ne dirent pas un mot, parce qu'ils ne trouvaient pas un mot assez énergique pour la situation.

Lucia, comme une tigresse, s'élança la première.

— Eh bien ! s'écria-t-elle, je te jetterai moi-même à la porte !

Elle voulut entraîner Charles Abelle. Elle l'avait déjà marqué de ses griffes. Lui, plus cruel, contenait sa fureur pour mieux assurer sa vengeance. Mais, comme du premier coup Lucia l'avait fait reculer de trois pas, il la saisit par les bras et la jeta à ses pieds. Elle se releva toute échevelée ; elle s'enroula à lui comme un serpent.

Le valet de chambre était revenu croyant qu'on l'avait rappelé, il comprit et ferma prudemment la porte.

Charles Abelle voulut dénouer les bras de Lucia. Mais, comme elle le frappait aux jambes, du haut du talon de ses bottines, il la meurtrit de ses deux mains comme avec des tenailles de fer.

Ce fut horrible ! Si je ne voulais montrer ici les abominations de ces amours qui sont la honte de l'amour, je passerais devant ces hideux tableaux. Mais il faut qu'on sache bien jusque dans quel enfer tombent ces damnées de la passion qui n'iront plus jamais se désaltérer aux sources vives.

Quand Charles Abelle voulut rejeter Lucia à ses pieds, il tomba avec elle. Ils roulèrent ensemble sur le tapis, écumant de rage, voulant se tuer tous les deux, retrouvant encore en eux des laves de mépris.

Enfin, ils se relevèrent.

— Ah ! pour cette fois, dit Lucia, c'est bien fini !

Charles Abelle s'était approché de la cheminée pour regarder dans la glace s'il n'é-

tait pas trop avarié. Sa chemise était en lambeaux ; il avait une griffe sur la joue, ses cheveux étaient dans le plus beau désordre. Il tordit ses moustaches comme s'il se demandait un conseil. Tout à coup il leva la main pour sonner.

— Tout à l'heure, dit Lucia, donnez-moi le temps de me rajuster un peu.

Sa robe blanche était toute frippée, elle la repassait avec ses mains.

— Pourquoi voulez-vous sonner ?

— Je veux qu'on m'apporte ici mon manteau.

— Vous le trouverez dans l'antichambre.

— Je veux sortir d'ici, madame, avec tous les égards qui me sont dus.

— Oui, tous les égards dus à un — pianiste.

Ce n'était pas ce mot là qu'elle voulait dire. La preuve, c'est que Charles Abelle fut sur le point de se remettre en colère.

Il sonna, — en arrachant le cordon de la sonnette.— Lucia se mit en toute hâte au piano croyant qu'on ne savait pas déjà chez elle qu'elle venait de se battre avec son amant.

On apporta le mac-farlane à Abelle.

— Adieu, madame, dit-il quand le valet de chambre fut sorti. Que toutes les hontes que j'ai bues dans cette maison retombent sur vous.

— Allez, monsieur! allez! vous en boirez bien d'autres.

Lucia couvrit cette réponse par un air d'Offenbah.

— Moi aussi, dit-elle, j'accompagne la chanson.

Charles Abelle avait pris le bouton de la porte. On pouvait juger que c'en était trop, que ces deux natures, perverties jusqu'à la moelle des os, ne pourraient se regarder sans rage.

D'où vient qu'une heure après, Lucia avertit son maître d'hôtel que « M. Charles Abelle » dînerait?

M. Charles Abelle ne dînait pas à la fortune du pot, il aimait les chatteries, les truffes et les confitures; il fallait que le vin de Champagne fut bien frappé; on conservait pour lui seul du vin de Constance, afin qu'il en eût beaucoup; c'était le mot de la cuisine.

Abelle était demeuré par la loi même de

ces épouvantables passions qui puisent leur force dans leur ignominie.

Le dîner fut charmant. Lucia baisait sans vergogne devant ses gens, la joue même qu'elle avait griffée.

— C'est bien meilleur, disait-elle.

Et elle ajoutait, avec le sourire du pardon.

— C'est égal, tu m'as fait trop de bleus.

— Avec tout cela, dit tout à coup mélancoliquement Charles Abelle, j'ai un duel sur les bras.

— Allons donc! s'écria Lucia en prenant sur son sein la tête de son amant comme pour le défendre de l'épée du prince. Si le prince était resté, à la bonne heure. Si je le revois, je lui dirai que le duel a eu lieu entre nous.

— Oui, au premier sang.

On était au vin de Constance.

— Tu sais, reprit Lucia, que je joue ce soir, mais je vais t'enfermer dans la chambre, avec des livres, des journaux et cette jolie bouteille qui a si bon air.

— Oui, dit Charles Abelle en regardant ce qui restait dans la bouteille, mais n'oublie pas les cigares.

— Non, mon loup. Tu sais bien d'ailleurs que tu es le maître ici.

Quand Abelle fut seul dans la chambre à coucher de Lucia il se rappela ces paroles.

— Oui, je suis maître ici, dit-il. Je ne l'oublierai pas.

Et avec un sourire :

— C'est comme à la guerre, il faut livrer bataille et prendre la place d'assaut.

Le lendemain matin Lucia dit à son amant qu'elle n'avait jamais été si heureuse.

— Tu seras encore plus heureuse quand j'aurai piétiné sur tous tes princes comme j'ai fait hier.

— Tu m'en laissera un, lui dit-elle. Mais il ne viendra chez moi que les jours de pluie.

— Oui, s'il est bien sage, dit cyniquement Charles Abelle.

V

Dettes de jeu et dettes de cœur

Quelque temps se passa. On disait que Lucia se retirait du monde parce qu'elle était amoureuse comme une louve de celui qu'elle appelait son loup.

Or Charles Abelle était son mauvais génie. Il lui conseilla de ne pas renouveler son engagement au Théâtre Lyrique. Elle avait des appointements pour rire, mais une cantatrice sans théâtre est une statue sans piédestal.

On jugea que Lucia ne chanterait plus. Elle avait toujours eu plus de voix que de méthode, on ne l'avait jamais prise au sérieux. La courtisane servait la cantatrice comme la cantatrice